

que les choses les plus extraordinaires leur paraissent plus probables qu'une méchante action.

Instinct d'imitation. — C'est le penchant qui porte l'homme à reproduire les choses qui l'ont vivement frappé : idées, sentiments, actes, œuvres.

D'après plusieurs philosophes contemporains, l'explication de ce penchant se trouverait dans ce fait, qu'il suffit de recevoir ou de concevoir une image ou une idée pour qu'elle ait déjà une tendance à se réaliser dans les actes ; les émotions se propageraient de la même façon d'une conscience à l'autre.

L'instinct d'imitation se rattache à la sympathie : la disposition à éprouver les mêmes sentiments que les autres hommes amène la disposition à accomplir les mêmes actes. Il est à sa plus haute puissance chez l'enfant : ni habitudes d'esprit, ni habitudes de corps n'y font opposition ; la personnalité consciente et la volonté s'éveillent à peine en lui. Chez l'homme, il est limité par les habitudes prises, par la personnalité constituée, par le penchant à l'*originalité*, qui est le désir d'être et de rester soi-même.

Il y a une imitation *instinctive, spontanée*, à laquelle nous nous prêtons sans le savoir et le vouloir. On la trouve chez les animaux, plus ou moins développée suivant les espèces. Il y a une imitation *libre, réfléchie*, dirigée par la raison, dont le but est de nous approprier ce que nous avons trouvé de bon ou d'utile chez les autres ; cette imitation, propre à l'homme, est le principe des arts et des œuvres d'imagination ; elle implique la perfectibilité. Comme être sociable, l'homme éprouve le besoin de se mettre en quelque sorte à l'unisson de ses semblables ; comme être perfectible, il se sent porté à égaler ou à surpasser ce qui est au-dessus de lui.

L'*instinct d'imitation est une grande force en éducation*. C'est par l'imitation que l'œuvre commence, c'est par l'habitude qu'elle s'achève. L'enfant fait comme il voit faire, parle comme il entend parler ; sa faculté d'imitation s'exerce dans le domaine intellectuel et moral, comme dans le domaine physique : il imite tout, le bien comme le mal, plus facilement même le mal que le bien.

C'est ce qui explique la *puissance de l'exemple*, surtout dans les premières années de la vie, du bon pour moraliser, du mauvais pour corrompre. De là le devoir de prendre garde à ce qu'on dit, à ce qu'on fait devant l'enfant ; ce qu'on dit, il a une tendance naturelle, non seulement à le répéter, mais à l'ériger en maxime, à en faire la règle de sa conduite ; ce qu'on fait, on peut être sûr qu'il le fera, surtout si l'exemple lui vient de personnes qu'il respecte et qu'il aime, comme ses parents et ses maîtres.

A *l'exemple, se rattache l'influence des fréquentations et des milieux*. On devient en général tel que ceux que l'on fréquente : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » Il est même à remarquer que l'instinct d'imitation, comme la sympathie, est d'autant plus énergique qu'on est plus nombreux. De là ce qu'on a appelé la *contagion morale*. Ce qui explique les paniques, les déroutes, c'est que la peur est contagieuse ; — les prodiges de valeur faits par des poltrons, encadrés dans une troupe de braves, c'est que l'enthousiasme se communique ; — les entraînements des foules, soit pour le bien, soit pour le mal, c'est que la passion de chacun semble se multiplier par la passion de tous. Dans une classe où règnent l'amour du travail et l'émulation, les paresseux et

les dissipés sont entraînés ; au contraire, là où dominent la paresse et le désordre, les enfants bons, mais sans caractère, deviennent vite paresseux et indisciplinés.

Chacun étant tenu de se mettre dans les meilleures conditions possibles de moralité, il faut se placer dans un milieu favorable à la vertu, et si ce milieu n'existe pas, s'efforcer de le créer en rendant meilleurs ceux avec qui l'on vit. La vertu naît spontanément dans le cœur de l'enfant, quand il est entouré d'une atmosphère pure, saine et fortifiante, où ses bons instincts trouvent seuls à se développer.

Instinct d'originalité. — On l'a déjà vu, l'instinct d'originalité fait contrepoids à l'instinct d'imitation. Le premier est caractéristique de l'individu et mesure sa valeur ; le second contribue à mettre l'harmonie dans la société et fait que l'expérience de chacun profite à tous.

L'imitation ne doit jamais aller jusqu'à l'abdication de la personnalité : pas plus dans la conduite que dans les arts, elle ne doit être un esclavage ; il faut viser à autre chose qu'à être une unité perdue dans la foule vulgaire ; c'est n'avoir ni caractère ni moralité que de suivre la maxime : « Faire comme tout le monde, » qui signifie ordinairement mal faire.

L'imitation féconde consiste à savoir accepter et à savoir réagir. L'imitateur qui fait admirablement tout ce qu'il a vu faire, mais n'a en lui aucune spontanéité dans sa réaction, est un homme né pour la voie tracée, pour l'ornière accoutumée ; il est prêt à toute action, propre à toute servitude, fait pour entrer dans le commun du troupeau.

La mode. — Une des manifestations les plus communes de l'instinct d'imitation s'opposant à l'esprit d'originalité ou se combinant avec lui, c'est la *mode*. La mode n'est pas autre chose que le règne de l'imitation, mais de l'imitation ordinairement vaniteuse, inintelligente, stérile, excitée par le besoin de changement, par l'attrait de la nouveauté.

On trouve la mode partout : elle envahit la littérature et les arts, comme l'habillement et les manières ; et partout elle se montre ce qu'elle est, faite de caprice, de fantaisie, d'imagination ; synonyme de changement, d'inconstance, de versatilité. C'est ainsi que, pendant la période romantique, le sentiment ou plutôt l'état d'âme à la mode était la mélancolie, les aspirations vagues, les tristesses sans cause, la désespérance, telles qu'on les trouvait dans le René de Chateaubriand, dans le Werther de Goethe, dans le Childe-Harold de Byron. Maxime du Camp en parle ainsi dans ses *Souvenirs littéraires* : « La génération artiste et littéraire qui m'a précédé, celle à laquelle j'ai appartenu, ont eu une jeunesse d'une tristesse lamentable, tristesse sans cause comme sans objet, tristesse abstraite, inhérente à l'être ou à l'époque. Il a fallu les bons vivants de l'école du bon sens pour remettre tout en ordre, rendre l'équilibre aux esprits et ramener les désespérés à l'intelligence de la vie. »

« Une chose folle, dit la Bruyère, et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes, quand on s'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. » Montaigne dit, de son côté, qu'elle « nous tourneboule l'entendement et qu'il n'y a si fin parmi nous qui ne se laisse éblouir et embabouiner par elle ». Il faut suivre la mode dans ce qu'elle a de raisonnable, ne pas aller systématiquement contre les usages reçus ; mais s'en faire l'esclave jusqu'à n'oser plus penser et agir par soi-même, c'est petitesse d'esprit et faiblesse de caractère.

Dans la conduite comme dans les arts, l'imitation doit être féconde et créa-

trice. Elle le devient en se limitant, en procédant par élimination et par choix. Son principal ressort est l'émulation.

Emulation. — L'émulation est le désir d'imiter, d'égaliser ou de surpasser ses semblables en vertu, en mérite, en gloire. « C'est encore l'imitation, mais stimulée par la volonté, éclairée par le jugement, soutenue par l'attention, calculant ses efforts et trouvant sa récompense dans son succès même. » C'est le sentiment de l'honneur exalté par la lutte, par le désir d'exceller, de mériter non l'estime seulement ou une place quelconque dans l'estime, mais la plus haute estime, mais la première place.

Comme on le voit, l'émulation est un sentiment complexe, qui tient à la fois des instincts de sociabilité, d'imitation et de certaines inclinations personnelles, telles que l'estime de soi, le sentiment de l'honneur, le désir de l'excellence, le besoin d'approbation ou d'estime. Ce n'est pas l'amour du succès mis à la place de l'amour du bien, c'est la conscience soutenue et stimulée à la fois par l'amour du bien, par l'amour du succès et de l'estime qui en découle. Elle est la conclusion d'un syllogisme dont la majeure est : « Il est beau et bon de travailler ; celui qui travaille est digne d'éloge. »

Elle est la marque d'une âme noble et forte. « L'émulation qui naît en l'homme de cœur, quand il voit faire aux autres de grandes actions, enferme l'espérance de les pouvoir faire, parce que les autres les font, et un sentiment d'audace qui nous porte à les entreprendre avec confiance. » (BOSSUET.)

Elle délivre des préoccupations égoïstes, excite au travail, ne permet pas de se reposer sur les résultats obtenus, donne le tourment du mieux, lutte avec avantage contre la paresse, contre l'abandon de soi-même, contre toutes les inclinations perverses qui font obstacle au développement de nos facultés.

Bien dirigé, ce sentiment est un des éléments essentiels du perfectionnement des sociétés et des individus. L'histoire des progrès du commerce et de l'industrie, comme des sciences et des lettres, n'est le plus souvent que l'histoire de l'émulation. C'est à l'aide de ce sentiment que les grands capitaines ont obtenu de leurs troupes des prodiges de bravoure et de dévouement, qu'un patron stimule ses ouvriers, qu'un père de famille combat les inclinations mauvaises de ses enfants, qu'un maître excite ses élèves à l'amour du travail. Dans l'éducation publique, l'émulation exerce un rôle prépondérant. Mais il faut remarquer qu'elle ne peut exister qu'avec l'emploi des moyens moraux d'éducation ; elle demande la libre expansion des facultés, la libre adhésion de la volonté. Le sacrifice, l'effort personnel, le courage contre les difficultés doivent être demandés aux sentiments généreux, si vifs dans l'enfance et la jeunesse, plutôt qu'ils ne doivent être imposés. Tout ce qui aigrit ou comprime sans raison, tue l'émulation, est un obstacle à la formation morale.

Pour que l'émulation porte tous ses fruits, il faut l'empêcher de dévier, de dégénérer en vanité ; il faut la distinguer soigneusement de la rivalité, de l'envie, de la jalousie.

Emulation, rivalité, envie, jalousie. — L'émulation s'appuie sur les penchants bienveillants, suppose l'estime, ne s'attriste pas des progrès d'autrui, mais s'en réjouit et s'excite à les dépasser, fait souvent naître et entretient les bonnes amitiés. La rivalité, l'envie, la jalousie sont, au contraire, des passions malveillantes ; elles souffrent du bien des autres et sont l'opposé de l'émulation. A Pélan, à la loyauté, qui sont le fond même de l'émulation, elles substituent plus ou moins le désir de nuire et l'emploi de moyens injustes. Il suffit de les définir pour s'en convaincre. La rivalité, c'est l'amour égoïste de l'excellence personnelle, luttant pour obtenir la supériorité aux dépens d'autrui. C'est la fausse émulation ; mauvais stimulant du travail, elle dévie les penchants, les

dénature, empêche tout progrès moral. L'envie est un chagrin et une haine que l'on ressent du bonheur, des succès, des avantages d'autrui. La jalousie est ce mauvais sentiment que l'on éprouve quand on n'obtient pas ou qu'on ne possède pas les avantages obtenus ou possédés par autrui.

« La jalousie (ou l'envie), dit la Bruyère, est un mouvement violent et comme un aveu contraint du mérite qui est hors d'elle ; elle va jusqu'à nier la vertu dans les sujets où elle existe ; » ou, forcée à la reconnaître, elle lui refuse l'éloge et lui envie les récompenses : « passion stérile, elle laisse l'homme dans l'état où elle le trouve, » ou plutôt elle l'abaisse, le rend plus mauvais ; « vice honteux par son excès, elle rentre toujours dans la vanité et la présomption. — L'émulation, au contraire, rend l'âme féconde, la fait profiter des grands exemples, et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire. »

Moyens d'exciter l'émulation : éloge, louange. — Pour exciter et entretenir l'émulation, il faut développer les sentiments qui en sont le principe : le sentiment de l'honneur, l'amour de la gloire, le désir de l'excellence. L'éloge, la louange, les distinctions honorifiques, l'avancement, les récompenses, tels sont les moyens le plus souvent employés, dans la société comme dans l'éducation.

Dans la pratique, les mots éloge et louange sont souvent employés l'un pour l'autre ; il convient cependant de les distinguer, si l'on veut parler avec propriété.

L'éloge, c'est le mérite constaté. — Quand on a bien fait, on reçoit d'abord l'éloge de sa conscience, qui dit : « Cela est bien. » Quand on nous dit : « Vous avez bien fait, » on répète et confirme cet éloge intérieur, on rend à la vérité ou à la vertu l'hommage qui s'impose à toute conscience humaine.

L'éloge est le droit du mérite : on ne peut vouloir le bien sans vouloir l'estime qui en est une conséquence nécessaire et qui se traduit par l'éloge. Il n'est donc pas plus permis de mépriser l'éloge qu'il n'est permis de travailler uniquement pour le mériter. Le mépriser ou le refuser à qui il est dû, c'est tout à la fois orgueil et égoïsme.

L'éloge est un stimulant : donné avec tact et mesure, il anime au bien, car c'est l'amour du bien qui en est le motif. Le danger de l'éloge, c'est qu'en louant l'acte bon ou le bien en soi, il loue aussi la personne ; c'est contre ce danger que nous prémunissent la modestie et l'humilité. (Voir la *Morale pratique*, 2^e leçon.)

La louange est le mérite publié. — Le mot *publié* opposé à *constaté* indique la nuance qui sépare la louange de l'éloge. La louange s'adresse plus directement à la personne. De là, dans celui qui la donne, le danger de tomber dans la flatterie, de louer l'homme de bien plus que le bien ; et, dans celui qui la reçoit, de rapporter la louange à soi et non au bien.

La vérité et le respect sont la règle de la louange. La vérité : « Ce sont les faits qui louent, dit la Bruyère ; amas d'épithètes, mauvaises louanges ; » le respect : à la vérité, qui est déjà du respect, il faut ajouter une certaine réserve, ce qu'on pourrait appeler la pudeur de la louange. Le respect de soi-même doit être dans celui qui la reçoit, comme dans celui qui la donne. Se complaire dans la louange, c'est s'en montrer indigne : on la craint, quand on la mérite ; on la méprise, quand on la craint. L'enivrement est d'une âme vulgaire, sans idéal, infatuée d'elle-même¹.

On s'honore par la louange de ce qui est beau, de ce qui est bien. Admirer, c'est égaliser, a-t-on dit. Vauvenargues fait remarquer que le signe d'une grande médiocrité d'esprit, c'est de louer toujours modérément.

Une dernière observation fera sentir, mieux encore que ce qui précède, la différence entre l'éloge et la louange. Il est des cas où l'homme le plus modeste

¹ Être infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point ou qui en a peu. (LA BRUYÈRE.)

est forcé de faire son propre éloge¹ : le simple récit, la justification de sa conduite suffisent. Il n'en est point où l'on soit obligé de se donner des louanges, de parler de soi-même avec une certaine ostentation.

Il faut distinguer la flatterie de l'éloge et de la louange. — La flatterie est une louange fautive, exagérée, injuste. Louer avec excès, c'est être vain et supposer vain celui qu'on loue. La flatterie entretient le vice et corrompt la vertu ; elle trahit les droits de la conscience et de la vérité : le mal, elle l'atténue ou même le fait regarder comme un bien ; le bien, elle l'invente ou l'exagère. Elle est une bassesse d'âme et une injure : on ne flatte pas, quand on se respecte, et celui que l'on respecte, on ne le flatte pas. « Le flatteur, dit la Bruyère, n'a pas assez bonne opinion de soi, ni des autres ; » de soi, puisqu'il se dégrade en se mettant au-dessous des passions qu'il flatte ; des autres, puisqu'il les croit dupes de ses mensonges.

2. — INCLINATIONS FAMILIALES ET CORPORATIVES

Affections domestiques. — La famille est le groupe le plus naturel qui réunisse les hommes. Elle est la première condition et la première forme de la société. Aussi les affections de famille sont-elles le principe et le modèle des affections sociales. L'autorité paternelle est regardée comme le type de l'autorité sociale, et le respect que l'on a pour la première, comme l'école du respect dû à la seconde ; on dit qu'il faut aimer la patrie comme une mère, et les hommes comme des frères.

L'union des membres, la solidarité d'honneur, la communauté d'intérêts et le zèle à les défendre, la communauté de devoirs et l'émulation à les bien remplir ; en un mot, toutes les vertus qui font la dignité et la force de la société, on les apprend dans la famille. Celui qui a, comme fils, pris l'habitude de l'obéissance et du respect de l'autorité ; comme frère, de l'égalité, de la tolérance, du support mutuel, du dévouement ; comme père, du sentiment de sa responsabilité, celui-là ne peut manquer d'être un bon citoyen.

Division. — Les affections ou penchants domestiques résultent des relations des membres de la famille entre eux ; on en distingue autant que de rapports. Il y a le sentiment qui unit le père et la mère : l'amour *conjugal* ; l'affection des parents pour les enfants : l'amour *paternel* ou *maternel* ; l'affection des enfants pour les parents : l'amour *filial* ; l'affection des enfants les uns pour les autres : l'amour *fraternel*. Ces sentiments sont dans la nature ; ils s'imposent plutôt qu'ils ne se démontrent. « Ni en métaphysique, ni en logique, ni en morale, il ne faut placer dans la tête ce qui doit être dans le cœur. Faites de l'amour des parents un sentiment et un précepte, mais n'en faites jamais une thèse, une simple démonstration. » (Joubert.)

Amour conjugal. — C'est un sentiment réfléchi, servant de lien à deux âmes qui se sont comprises, estimées, données libre-

¹ On peut citer l'exemple de saint Paul, de Notre-Seigneur lui-même.

ment l'une à l'autre. Le mariage ne peut raisonnablement être fondé sur l'intérêt ou sur les passions égoïstes. Voilà pourquoi, par nature, il est essentiellement indissoluble, bien que la loi civile, dans certains pays, admette des cas où l'union conjugale peut être dissoute. Ce qui en fait le caractère distinctif et la dignité, en effet, c'est précisément la donation entière et irrévocable des époux et la communauté d'existence.

L'affection conjugale se manifeste par la fidélité, par le support mutuel, par le dévouement. Deux mots résument le mariage, tel que le conçoit la raison : l'amour et le devoir tellement confondus, qu'on ne distingue plus si c'est au devoir ou à l'amour qu'on obéit.

Amour paternel ou maternel. — De quelque nature qu'il soit, l'amour doit être réglé par la raison. L'amour paternel doit être fort pour être bon : ne jamais contrarier les caprices d'un enfant, lui complaire en tout, ce n'est pas l'aimer, c'est le *gâter* ; l'indulgence pour les fautes de l'enfant prépare les mauvaises habitudes du jeune homme ; on croit le rendre heureux, on le rend ingouvernable, incapable de souffrir aucune résistance. La faiblesse des parents est une erreur et une faute. Être sévère à propos, ce n'est pas être méchant, c'est être bon, c'est juger qu'il vaut mieux faire souffrir une fois que mille. « La sévérité rend les parents plus tendres ; on aime ceux dont on est craint d'une crainte respectueuse. » (Joubert.)

L'amour paternel doit être un sentiment, non une sensation ; c'est le rabaisser et le dénaturer que de suivre l'attrait des sens et de l'imagination, de s'arrêter à la beauté physique. Il y a dans l'enfant une beauté morale à créer ; il y a une âme à élever, à faire passer de la vie des instincts à celle de la raison ; il y a une destinée à préparer. On ne réalise pas ces grandes choses, quand on rabaisse l'amour paternel au niveau d'une passion sensuelle. L'amour paternel est un devoir, une mission : la paternité associe l'homme à Dieu, en fait le coopérateur de Dieu dans la formation de l'homme ; cet amour doit tempérer l'autorité, non la faire dévier ; l'autorité doit s'efforcer de garder une rectitude telle que, pour l'enfant, elle soit comme la révélation vivante de la loi morale. Le père qui aime son fils sent le besoin de devenir meilleur, d'être un modèle ; l'éducation qu'il donne à son fils, il se la donne tout d'abord à lui-même. A chaque déviation de l'autorité paternelle répond, dans l'enfant, une déviation du sens moral¹. Si l'autorité abdique et cède la place à une fausse tendresse, toute éducation morale est compromise. Si elle exerce une surveillance étroite, tracassière, elle empêche chez l'enfant le développement du sentiment de la responsabilité. La meilleure éducation est celle qui forme le mieux à se conduire soi-même. Plus l'enfant, à mesure qu'il grandit, se sent libre sous la direction donnée, plus se développe en lui la moralité. Son éducation n'est faite que du jour où il sait se conduire et se garder lui-même, éviter le mal non par ignorance ou par peur, non par l'impossibilité matérielle où il est mis de le faire, mais par raison, par conscience, par respect de lui-même et des autres, par crainte de Dieu.

« On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit qu'il faut faire pour

¹ « Les enfants n'obéissent aux parents que lorsqu'ils voient les parents obéir à la règle. L'ordre et la règle, une fois établis et reconnus, sont la plus forte des puissances. » (Joubert.)

le peuple : peu pour ses plaisirs, assez pour ses besoins, et tout pour ses vertus. » (JOUBERT.) — Voilà, en résumé, le caractère de l'amour paternel.

Amour filial. — L'amour de l'enfant pour ses parents n'est d'abord qu'un instinct; il aime en eux les protecteurs de son existence; il se confie tout entier à leur raison, à leur prévoyance. Peu à peu l'éducation éveille en lui, avec la raison, le penchant à la reconnaissance, le sentiment du devoir, le respect. Ce qu'on appelle *piété filiale*, c'est l'obéissance, le respect et l'amour réunis en un même sentiment qui résume les obligations des enfants envers les parents. L'autorité paternelle étant une participation à l'autorité divine, la piété filiale revêt un caractère presque religieux : elle ressemble au culte que nous rendons à Dieu comme père commun de tous les hommes. C'est pour cela que le sens commun a donné le même nom à deux sentiments si différents par leur objet. A mesure que le sentiment du juste et de l'injuste se développe chez l'enfant, la piété filiale, tout en restant un besoin du cœur, lui apparaît comme un devoir.

Amour fraternel. — L'amour fraternel est un sentiment qui ressemble beaucoup à l'amitié : « Un frère est un ami donné par la nature; » c'est la tendresse, la confiance, le dévouement réciproque, que la communauté d'origine et d'éducation développe dans les enfants d'une même famille. On se retrouve soi-même dans celui à qui on est attaché par tous ces liens, d'autant plus forts et plus durables qu'ils sont nés et ont grandi avec soi.

L'amour fraternel doit être accompagné du respect; le vrai amour est moral : on ne s'aime pas dans le mal. Il se développe, il se fortifie par l'émulation du bien; les rivalités, les haines, les jalousies ne divisent que les enfants qui se cherchent eux-mêmes dans leurs frères et dans leurs sœurs, au lieu de chercher à leur faire plaisir et à les rendre meilleurs. L'égoïsme est toujours un germe de division.

Ce qu'on appelle *humanité*, *fraternité humaine*, n'est qu'une imitation et une extension de l'amour fraternel. Dieu, père commun de tous les hommes; la terre, leur commun patrimoine : voilà le fondement de la fraternité universelle. « Dieu a établi la fraternité des hommes en les faisant tous naître d'un seul qui, pour cela, est leur père commun et porte en lui-même l'image de la paternité de Dieu. » (BOSSUET.)

Amour de la patrie. — Entre l'amour de l'humanité et l'amour de la famille se place l'amour de la patrie. « Tout l'amour qu'on a pour soi-même, pour sa famille, pour un ami, se réunit dans l'amour qu'on a pour sa patrie. » (BOSSUET.)

Il y a une grande relation entre les idées de famille et de patrie, comme aussi entre les sentiments qui se rapportent à ces deux groupes naturels. La patrie, c'est la famille agrandie : c'est le sol natal, c'est la société dont on fait partie par la naissance et par l'éducation, c'est la chose publique. La corrélation des termes est visible : le sol natal, c'est la *maison paternelle* de la famille sociale;

la société dont on fait partie est comme une personne morale qui nous a élevés, nourris, protégés, et que l'on aime comme *une mère*; la chose publique, c'est le *patrimoine* de la famille sociale.

Les sentiments patriotiques sont donc une extension des affections de famille : c'est la piété filiale appliquée à la famille sociale. Et l'on peut dire que l'amour de la patrie n'est pas autre chose que l'amour de soi et des siens; car, comme on vient de le voir, la patrie, c'est notre personne même et toutes les personnes qui en sont le prolongement et le complément. De là cette définition du patriotisme : l'amour qu'une nation a pour elle-même et qu'éprouve pour elle chacun de ses membres.

Il y a un patriotisme qui se rapporte au *sol natal*, à la patrie matérielle; c'est un instinct plutôt qu'une vertu, mais un instinct accompagné de sentiments qui n'appartiennent qu'à l'homme. Le vrai patriotisme se rapporte à la fois au sol natal et à la patrie morale, cercle d'affections et de devoirs, unité vivante résultant d'une âme commune, d'un héritage commun de gloire et de revers, d'une idée commune à réaliser dans l'avenir.

La patrie morale va s'étendant avec la civilisation jusqu'à certaines limites au delà desquelles la patrie n'est plus possible. Elle commence avec la famille sous la tente, grandit avec la tribu, devient république, principauté, empire.

Il est important de remarquer que le patriotisme suppose la liberté : c'est la loi commune qui rend commune la patrie morale. L'esclave n'a point de patrie. Exclu de la loi commune, traité comme une chose, il ne tient pas à la société qui l'environne. Il est moralement étranger dans son pays, il n'est pas de la famille. Il peut avoir l'instinct du patriotisme, il n'en a pas le sentiment. (Voir *Patriotisme : Morale pratique*, 9^e leçon.) — L'amour du sol où l'on est né ne doit pas dégénérer en *amour du clocher*, amour étroit, souvent opposé au patriotisme.

Esprit de corps. — On appelle esprit de corps l'attachement des membres d'une société, d'une compagnie, à leurs principes, droits, privilèges et intérêts communs. Il répond à la tendance à s'associer pour être plus fort, tendance qui est un besoin de notre nature.

L'esprit de corps peut devenir esprit de *coterie*, esprit de *caste*, faire naître des rivalités qu'entretiennent l'amour-propre et la vanité; mais il a aussi d'excellents résultats. Il s'oppose à l'*individualisme*, qui réduit la société à une poussière d'individualités sans cohésion. Il est surtout vif dans l'armée, dans le barreau : un militaire, par esprit de corps et par amour du drapeau, se fera garant de la bravoure d'un autre militaire; un avocat refusera de plaider devant un juge qui aura manqué d'égards envers un autre avocat.

3. — INCLINATIONS ÉLECTIVES

Amitié. — C'est la première des affections électives. Elle éveille l'idée d'un amour délicat, intime, d'un ordre à part, dont la bienveillance et la réciprocité forment l'essence, où la convoitise n'a aucune part. « L'amitié, dit Buffon, n'émane que de la raison; l'impression des sens n'y fait rien. C'est l'âme de son ami qu'on aime, et pour aimer une âme, il faut en avoir une, il faut en avoir

fait usage, l'avoir comparée et trouvée de niveau à ce que l'on peut connaître de celle d'un autre... L'amitié n'appartient qu'à l'homme; l'attachement seul peut appartenir aux animaux. »

L'amitié fond, en quelque sorte, deux cœurs en un seul cœur, deux vies en une seule vie. L'ami est un autre soi-même, que l'on aime pour lui faire du bien, ou, comme on dit souvent, pour le seul bonheur de l'aimer, c'est-à-dire de se dévouer pour lui. On n'est pas ami, on est égoïste, quand, dans l'affection, on ne cherche que son plaisir ou son intérêt. L'amitié se révèle par le dévouement; elle est fondée sur l'estime réciproque et ne peut exister qu'entre des cœurs vertueux. On l'a fort bien dit : les méchants n'ont que des complices, les libertins ont des compagnons de débauche, les intéressés ont des associés, les oisifs et les gens du monde ont des liaisons, les grands ont des courtisans, les hommes vertueux seuls ont des amis. — (Pour plus de détails, voir *Morale pratique*, 5^e leçon, p. 774.)

Amour. — Au-dessus et, à certains égards, au-dessous de l'amitié, se place l'amour. Il peut être une inclination, et alors il est désintéressé, ou une passion mauvaise, et alors il est toujours égoïste. Il y a dans l'amour trois éléments ou trois actes principaux : la *préférence* ou *choix*, le *dévouement* ou *don* de soi-même, l'*union*.

Ce qui détermine le choix, c'est d'ordinaire la beauté ou la bonté de la personne, la sympathie qu'elle inspire, mais surtout de secrètes ressemblances ou même des contrastes entre soi et elle. Le choix n'est que le premier pas dans l'amour, il y faut le dévouement; choisir, c'est préférer un être à tous les autres; se dévouer, c'est le préférer à soi-même, c'est se donner à lui, se donner pour lui. Quiconque ne va pas ou n'est pas disposé à aller jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice de soi, n'aime pas.

Enfin il doit y avoir réciprocité de choix et de dévouement : de sa nature, l'amour appelle l'amour. Il résulte de cette réciprocité la fusion des deux êtres dans les mêmes pensées, les mêmes désirs, les mêmes vouloirs, c'est-à-dire l'*union*, qui est le terme de l'amour.

L'amour qui suit la loi, l'amour véritable est une grande passion, une grande force, une vertu; il suppose une âme forte et constante qui, dominant les sens et pénétrant jusqu'à la région élevée du beau, s'attache à ce qui est immortel dans l'homme, à ce qui ne change ni ne meurt jamais¹. Tout amour où manque la vertu, qui s'arrête à la préférence, qui est incapable de sacrifice, n'est qu'un égoïsme déguisé; ce n'est pas l'acte d'un homme maître de lui et portant l'énergie du devoir jusque dans les jouissances intimes du cœur, c'est une faiblesse et un désordre, un penchant dépravé, une passion tyrannique et brutale.

On croit communément que c'est la *passion* qui aime, parce que l'amour commence volontiers par une sympathie où la liberté n'a point de part; mais ce premier mouvement de l'amour n'est pas l'amour. Le véritable amour est pur; il est dans le cœur, et non dans les sens; c'est un sentiment, non un appétit sensuel ou un instinct grossier. La passion n'aime pas, les sens n'aiment pas. La

¹ Lire le chap. v du liv. III de l'*Imitation*.

passion est égoïste et aveugle; elle poursuit un objet, non pour le rendre heureux, mais pour en jouir, pour en faire sa victime. Il n'y a rien de si loin de l'amour qu'un débauché².

III. — INCLINATIONS SUPÉRIEURES

Ces inclinations sont les plus nobles et les plus consolantes, celles dont la satisfaction fait la dignité et le bonheur de la vie. Elles comprennent : l'*amour* ou le *sentiment du vrai*, principe de la science; l'*amour du bien* ou le *sentiment moral*, principe de la vertu; l'*amour de Dieu* ou le *sentiment religieux*, principe de la religion; l'*amour du beau* ou le *sentiment esthétique*, — dans lequel on fait rentrer le *sentiment de la nature*, — principe de l'art. Toutes ces inclinations ont pour caractère spécial d'être impersonnelles, c'est-à-dire de tendre vers l'idéal, vers l'infini, ce qui les rend plus désintéressées que les inclinations sociales; c'est à ce caractère qu'elles doivent d'être appelées aussi *inclinations idéales*².

Elles se distinguent donc de l'amour de l'*utile* et de l'amour de l'*agréable*, double forme de l'égoïsme : — de l'*amour de l'utile* : celui-ci peut s'y joindre, mais il en diffère; le plus souvent on n'arrive au vrai, au bien, au beau que par le sacrifice de l'utile ou de ce qui paraît tel, en se plaçant à un point de vue autre que celui qu'on attend de leur poursuite; — de l'*amour de l'agréable* : si elles lui étaient identiques, l'amour du vrai, du bien, du beau et le plaisir seraient dans un rapport constant, c'est-à-dire que ces sentiments seraient d'autant plus ardents que la recherche du plaisir serait plus active. L'expérience prouve que c'est le contraire qui a lieu; la recherche directe du plaisir tue l'enthousiasme. Plus on s'oublie soi-même dans la poursuite du vrai, du bien, du beau, plus s'exaltent dans l'âme les sentiments qui y répondent.

Amour du vrai. — Il en a été question déjà sous le nom de *curiosité*. L'intelligence est faite pour la vérité, et c'est dans l'acquisition et la possession de la vérité qu'elle trouve son bonheur, non pas pour s'y reposer dans une jouissance égoïste, mais pour la répandre et la communiquer. Le petit enfant veut tout connaître, il cherche à se rendre compte de tout ou par lui-même ou par les questions qu'il pose. Dès qu'il a trouvé du nouveau, ce qui lui arrive à tout moment, dès que l'inconnu devient pour lui le connu, il manifeste une joie naïve qu'il veut faire partager à toutes les personnes qui l'entourent. Il en est de même de l'homme adulte, quand se présente à ses yeux un spectacle, un fait, qui excite son étonnement. Enfin il en est de même du savant : on connaît l'enthousiasme de Pythagore sacrifiant cent génisses aux Muses pour avoir découvert les propriétés d'une figure de géométrie; d'Archimède découvrant une loi physique dans son bain et ne voyant pas les ennemis, absorbé par ses recherches sur les rapports immuables des nombres; de Platon décrivant la félicité de ceux

¹ Plusieurs de ces pensées sont prises dans le P. Lacordaire.

² Cette tendance vers l'idéal, vers l'infini, se constate expérimentalement. La nature humaine réclame l'infini en tout : l'infini dans la science, l'infini dans la vertu, l'infini dans la beauté. Toujours ses vœux et ses espérances vont au delà de ce qu'elle a, parce que ce qu'elle a est fini et ne peut la satisfaire. Cette insatiable de nos aspirations et de nos besoins a sa raison : sans ce stimulant toujours actif du travail, l'homme qui jouirait d'un bien-être matériel convenable s'abandonnerait à l'oisiveté et, par là, à tous les vices.

qui contemplant le beau et le bon dans les arts, dans la nature, et en Dieu, leur source première; d'Aristote célébrant ces heureux moments « où l'âme n'est possédée que de l'Intelligence de la vérité », et jugeant cette occupation seule digne d'être éternelle; d'Augustin Thierry, devenu aveugle dans ses recherches historiques, et écrivant : « Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis me rendre ce témoignage, qui, de ma part, ne sera pas suspect : il y a quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science. » (*Dix ans d'études.*) C'est cet amour du vrai qui soutient les savants dans leurs laborieuses recherches, et fait de quelques-uns, dont la devise est le mot de Virgile : *Vitam impendere vero* (sacrifier la vie pour la vérité), les héros de la pensée, les martyrs de la science, véritables bienfaiteurs de l'humanité, plus dignes d'être honorés que les grands conquérants et les grands capitaines.

Amour du bien. — L'amour du bien ou le sentiment moral est l'ensemble des sentiments qui nous portent vers le bien moral, objet de la volonté, et nous détournent du mal. Ce sentiment seul ne suffit pas pour nous faire remplir le devoir, mais il est un auxiliaire et non un obstacle à la moralité; il est dans la nature, et l'on ne peut l'éteindre en soi sans s'affaiblir. Il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire, il faut l'aimer. Un acte de vertu accompli par autrui excite notre admiration, souvent malgré nos préjugés et nos passions; accompli par nous-même, il nous donne la joie d'avoir bien fait. On souffre quand le devoir est violé, on est content quand il est rempli ou par soi-même ou par autrui. (Voir ce qui est dit de ce sentiment en *Morale générale : Conscience.*)

Amour du beau. — Le beau est plus difficile à saisir que le vrai et le bien. Une intelligence médiocre et peu cultivée peut s'allier à un sentiment moral très vif et très délicat, et une intelligence très puissante peut n'être pas accompagnée d'un sentiment moral bien développé. L'amour du beau renferme des sentiments moins précis, plus mobiles, plus expansifs et qui demandent une plus grande culture. Cependant, comme le beau est le rayonnement et la splendeur du vrai et du bien, l'amour du vrai et l'amour du bien s'unissent dans l'amour du beau sous une forme plus attrayante, et l'on peut affirmer que nul ne reste insensible aux beaux spectacles de la nature, aux belles œuvres artistiques, aux belles actions morales. Son caractère propre, à mesure qu'il s'affine et se fortifie, c'est de s'élever au-dessus des vues personnelles; rien n'est plus désintéressé que le sentiment de l'admiration, qui s'augmente en se communiquant et qui rapproche les hommes dans une jouissance d'autant plus vive qu'elle est plus partagée. (Voir 22^e leçon : *Esthétique.*)

Sentiment de la nature. — Il y a harmonie entre la nature et l'âme, c'est-à-dire à la fois ressemblance et sympathie. Dans la nature animée, où nous imaginons des tendances, des désirs, des joies, des souffrances, il y a la vie avec tous les phénomènes qu'elle implique, il y a la mort; la nature inanimée nous offre des analogies, des images de toutes ces choses.

« La nature nous ressemble, puisqu'elle reflète avec nous le même type, qui est Dieu; puisque, placés au premier rang des êtres sensibles, nous abrégons et résumons en nous tous les règnes inférieurs. Par ailleurs, la nature nous est sympathique, Dieu l'ayant faite et ordonnée à notre usage pour être notre demeure, notre cadre, le fonds d'où nous subsistons, que nos mains exploitent pour vivre et nos esprits pour connaître. » (P. LONGHAYE, *Théorie des belles-lettres*. Voir le ch. IV du liv. II.) « Elle parle à la fois à nos sens, à notre imagination, à notre intelligence, à nos sentiments religieux. Le bruit monotone des flots sur la grève rend triste et rêveur; la vue d'une belle campagne, fertile et accidentée, réjouit; celle d'un flanc de montagne dénudé, aux lignes anguleuses et irrégulières, serre le cœur. Tout, dans le monde visible, dans le monde que l'on touche et que l'on entend, vient exprimer notre cœur ou lui répondre... Ses

scènes, ses effets ont une mystérieuse analogie avec les dispositions qui sont en nous, avec celles que nous voulons combattre ou que nous voulons faire triompher. » (M^{me} SWETCHINE.)

Le vrai et bienfaisant sentiment de la nature est spiritualiste et chrétien; il ne se stérilise pas dans la mélancolie, ne s'emprisonne pas dans la rêverie, quelque douceur qu'il y trouve, mais s'élève par un vigoureux élan vers l'infini, vers Dieu. Tout est plein de la divinité, disait un ancien; tout en parle, dans la nature, à l'esprit et au cœur qui savent contempler et aimer. — Ce sentiment est rare au XVI^e et au XVII^e siècles dans notre littérature; il apparaît au XVIII^e, avec Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre; au XIX^e, avec Chateaubriand et les romantiques.

Sentiment religieux. — Ce sentiment, que l'on trouve chez tous les peuples, porte l'homme à attribuer à un seul être l'intelligence qui a conçu les lois de l'univers, la puissance qui les a réalisées, à s'incliner devant cet être, à le respecter, à le craindre, à l'aimer. Toutes les inclinations supérieures ayant pour objet et pour terme l'infini conduisent l'homme à Dieu, car Dieu est l'infini réel et substantiel. En étudiant les facultés qui le font homme et qui sont les perfections relatives de sa nature, l'homme s'élève à la conception d'un être en qui ces facultés sont infinies et ces perfections absolues, qui en est le principe et la cause exemplaire, digne entre tous de respect et d'amour.

« L'aspiration religieuse résulte du sentiment que le monde expérimental est incomplet, joint à la conviction de l'existence d'un monde supérieur, qui seul contient ce que l'homme peut désirer, c'est-à-dire la pleine satisfaction de l'intelligence par la vérité, de la conscience par la sainteté, du cœur par la béatitude. » (DE BROGLIE, *Résultats de l'Histoire des religions.*) — La satisfaction que nous causent les créatures est toujours mêlée d'inquiétude; le vide que nous sentons en elles nous stimule à monter plus haut qu'elles.

L'aspiration à un monde différent de celui que nous habitons, à un monde où règne l'idéal, est un des plus indestructibles sentiments du cœur humain. « Le sentiment religieux réunit en lui-même les caractères des affections personnelles, et ceux de l'amour des idées immatérielles. Dans les dogmes et dans la morale religieuse se trouvent les idées du beau, du vrai et du bien; mais ces idées se rapportent à de véritables personnes, à un monde de réalités invisibles. » (Id.) — Le sentiment religieux peut dégénérer en superstition; il revêt une infinité de formes, depuis le fétichisme jusqu'aux religions monothéistes.

TABLEAU ANALYTIQUE

Définition de la sensibilité morale. — La *sensibilité morale* est l'ensemble des inclinations, des affections, des désirs.
Les *inclinations* sont des mouvements naturels de l'âme vers des objets conformes à sa nature.

Division. — Il doit y avoir autant d'inclinations que notre être comporte de fins ou de rapports naturels; on peut les ranger en trois groupes: inclinations *personnelles*, inclinations *sociales*, inclinations *supérieures*.

- I. — INCLINATIONS PERSONNELLES
- 1^o relatives au corps. Elles forment la sensibilité physique. On les appelle proprement *appétits*. (Voir 5^e leçon, pages 71 et 72.)
Ce sont les inclinations proprement dites. Elles se rapportent :
- a) à l'intelligence: *Curiosité* ou besoin de vérité. — Penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction. Il y a une curiosité malsaine.
 - b) à la sensibilité: *Besoin d'émotion*. — « Nous aimons à aimer, » dit saint Augustin; — goût pour le théâtre, les jeux violents, les cirques, les romans...
 - c) à la volonté: *Besoin d'action*. — Tendance à étendre notre action sur tout ce qui nous entoure, personnes et choses.
Amour de la liberté. — Désir d'aller et de venir sans contrainte, de se posséder pleinement soi-même. — Ne pas confondre l'esprit d'indépendance avec l'esprit de révolte.
Amour de la propriété, laquelle est le complément et la condition de la liberté, de l'indépendance, de la vie. L'excès produit l'*avarice*, la *cupidité*.
Amour du pouvoir. — Désir d'étendre notre action sur nos semblables. — A l'amour du pouvoir se rattache le *sentiment de la responsabilité*.
 - d) à la personne humaine tout entière: *amour de soi*, inclination fondamentale, à laquelle se rattachent directement: *l'estime de soi*. — Sentiment par lequel l'homme a conscience de son mérite.
La confiance en soi. — Sentiment par lequel on a conscience de sa force et de ses ressources.
Le sentiment de l'honneur. — Souci de mériter et de garder sa propre estime et celle des autres. — Ce sentiment ne doit pas dégénérer en *orgueil*, en *vanité*.
Le sentiment de la dignité humaine. — Estime de soi-même, comme sujet de la loi morale, laquelle rend inviolable dans l'usage légitime de ses facultés.
L'amour de la gloire. — Amour des grandes choses, attrait pour ce qui mérite de la considération et de l'estime.

Toutes les inclinations personnelles peuvent se ramener à l'*amour de soi*, qui n'est que la tendance consciente à être et à persévérer dans l'être. — Ne pas confondre l'amour de soi avec l'*égoïsme*, qui en est le dérèglement.

Outre les inclinations qui attachent en quelque sorte l'homme à lui-même, il y a aussi les inclinations qui le portent vers les autres hommes et font de lui un être sociable. On peut en distinguer trois groupes :

- II. — INCLINATIONS SOCIALES
- 1^o Celles qui nous portent vers les hommes en général.
- Sociabilité*. — Attrait de l'homme pour l'homme. L'homme étant fait pour la société, il trouve son plus grand plaisir dans la fréquentation de ses semblables.
 - Sympathie*. — Penchant à éprouver les mêmes sentiments qu'autrui, quand ils nous sont connus; c'est la plus générale des inclinations sociales. La sympathie produit la *bienveillance* et conduit à la *bienfaisance*.
 - Instincts de véracité et de crédulité*. — Penchants qui nous portent, le premier à dire la vérité, et le second à croire que nos semblables la disent. Ces deux instincts sont la base et la condition de toutes les relations sociales.
 - Instinct d'imitation*. — Penchant qui nous porte à reproduire ce que nous voyons faire. La puissance de l'exemple est fondée sur cet instinct.

1^o Celles qui nous portent vers les hommes en général. (Suite.)

Instinct d'originalité. — Penchant qui nous porte à être nous-mêmes. Il sert de contrepoids à l'instinct d'imitation, qui tend à annihiler la personnalité de chacun. — La mode est la résultante de l'instinct d'imitation, mêlé à l'instinct d'originalité.
Sentiment de l'émulation. — Sentiment qui nous fait vouloir égaler et surpasser nos semblables en vertu, en mérite, en gloire. Ne pas confondre l'émulation, qui est un sentiment noble et désintéressé, avec la *rivalité*, l'*envie*, la *jalousie*, qui sont des passions malveillantes, déprimantes et basses. La première a pour principes le sentiment de l'honneur, l'estime de soi, le désir d'excellence; les autres sont fondées sur l'*égoïsme*.

Affections de famille ou domestiques. — La famille est le groupe le plus naturel qui unisse les hommes; c'est la condition et la première forme de la société; aussi les affections de famille sont-elles le modèle et le principe des affections sociales. On distingue :

- L'amour conjugal*. — Sentiment qui unit deux âmes qui se sont données librement l'une à l'autre pour fonder une famille. Il se manifeste par la fidélité, le support mutuel et le dévouement.
- L'amour paternel*. — Affection des parents pour les enfants. Il doit toujours être réglé par la raison, être un sentiment, non une sensation.
- L'amour filial*. — Affection des enfants pour leurs parents. Cette affection, qu'on appelle *piété filiale*, se prouve par l'obéissance, le respect, l'amour et l'aide dans le besoin.
- L'amour fraternel*. — Affection des enfants les uns pour les autres. Il se manifeste par la tendresse, la confiance, le dévouement réciproques.
- L'amour de la patrie*. — C'est une extension de l'amour de la famille. Ce sentiment tient le milieu entre l'amour de la famille et l'amour de l'humanité. Il se manifeste par la soumission aux lois, le respect de l'autorité, le dévouement à la chose publique.
- Esprit de corps*. — Attachement des membres d'une même société, d'une même compagnie, à des principes, à des intérêts communs. Ne doit pas dégénérer en esprit de coterie.

Amitié. — Union de deux âmes qui se veulent et se font du bien. L'amitié est fondée sur l'estime réciproque et ne peut exister qu'entre des cœurs vertueux; elle se révèle par la confiance et le dévouement. Les liaisons des méchants sont des complicités, non des amitiés.
Amour. — Au-dessus de l'amitié se place l'amour. C'est une inclination naturelle, et alors il est bon, noble, désintéressé; ou bien c'est une passion malsaine, et alors il est égoïste, intéressé, brutal. L'amour naturel produit l'union et le don de soi. C'est le lien le plus étroit qui se puisse former entre deux êtres.

Ce sont les plus nobles et les plus consolantes; celles dont la satisfaction fait la dignité et le bonheur de la vie. Elles comprennent :

- III. — INCLINATIONS SUPÉRIEURES
- 1^o *L'amour ou le sentiment du vrai*, principe de la science. L'intelligence est faite pour la vérité, et c'est dans l'acquisition et la possession de la vérité que se trouve son bonheur. De là le dévouement à la science.
 - 2^o *L'amour du bien ou le sentiment moral*, principe de la vertu. Ensemble des sentiments qui nous portent vers le bien moral, objet de la volonté et nous détournent du mal. Il ne suffit pas de connaître le bien pour le faire, il faut l'aimer.
 - 3^o *L'amour du beau ou le sentiment esthétique*, principe de l'art, dans lequel on fait rentrer le sentiment de la nature. L'amour du beau est l'ensemble des sentiments qui s'élèvent dans l'âme humaine en présence des grands spectacles de la nature, des chefs-d'œuvre de l'art, des belles actions morales.
 - 4^o *L'amour de Dieu ou sentiment religieux*, principe de la religion. Sentiment qui porte l'homme à s'incliner devant le Créateur de l'univers, à le respecter, à le craindre, à l'aimer.

Toutes ces inclinations supérieures ont pour caractères spéciaux d'être impersonnelles et désintéressées. Elles tendent vers l'infini et conduisent l'homme à Dieu, qui est l'infini réel et substantiel. — On les appelle *inclinations idéales*.